

Je suis dans mon bureau comme il y a près d'un demi-siècle, dans la salle d'études du lycée Mignet. Dehors, la nuit tombe et confère à cette soirée une douce mélancolie que je ressentais déjà puissamment alors, à l'aube d'une vie désormais largement épuisée.

Je n'ai jamais éprouvé avec force le besoin d'écrire ; je le fais pour évoquer un certain nombre de souvenirs, comme un fleuve qu'il me plaît de remonter, en toute liberté, sachant que ces quelques lignes ne seront peut-être pas lues par d'autres que moi.

C'est mieux ainsi. Ma seule ambition se résume à cette évocation de souvenirs, à ce récit fragmenté d'une existence qui n'eut rien d'exceptionnel. Je ne les évoquerai pas dans l'ordre mais simplement comme ils me viennent, avec l'incohérence de la vie et de la mémoire, les partialités du souvenir et de l'humeur.

La paix de ces soirs où je me retrouve seul dans mon bureau est la plus proche de cette quiétude particulière de l'enfance. C'était l'heure à laquelle je faisais mes devoirs sur la grande table de la salle à manger avant de me consacrer à mes jeux d'enfant, pendant que ma mère s'activait dans la cuisine. Moments délicieux auxquels s'attachait la conscience qu'ils seraient bientôt menacés.

Cette atmosphère des anciens soirs et l'hésitation devant la nuit qui arrive me hantent souvent.

C'était aussi le moment où mon père rentrait des champs. Après le repas, lors de ces soirées sans télévision, nous jouions sur la table de la salle à manger aux cartes ou aux petits chevaux, c'était selon.

Cette heure me restitue ces impressions d'autrefois qui remontent plus vives avec l'âge. Elles contiennent l'essence d'une période, le parfum de ces années d'enfance, un sentiment de mélancolie douce et résignée à leur évocation.

Mon père venait parfois dans ma chambre, le soir, avant mon sommeil. Il me racontait des histoires avant que je m'engloutisse dans la rêverie qui précédait mon sommeil et qui les prolongeait : Tarass Boulba et ses fils dans la steppe infinie, des histoires de cow-boys ou la défaite incompréhensible des Hongrois de Puskas en 54 à Berne.

J'ai retrouvé récemment par hasard le vieux livre de Gogol, celui que, probablement, un professeur de français lui imposa d'acquérir pendant sa brève scolarité et qu'il amena avec lui lors de l'ultime déménagement.

\*\*\*

La maison des grands-parents, située dans un autre quartier du village, à quelque trois cents mètres de la nôtre, m'accueillait les samedis soir que j'attendais impatiemment. Je dînais et passais la nuit chez eux ; ils étaient encore plus heureux que moi de cette coutume familiale. Tout y prenait une saveur particulière. Après l'école, désormais

libéré de ses contraintes pour une journée complète, je raccompagnais en vélo l'un ou l'autre de mes camarades qui habitaient dans les fermes environnantes, puis c'était le délicieux repas préparé par ma grand-mère, avant de regarder l'unique programme d'une télévision qui n'en était alors qu'à ses débuts.

Mes grands-parents usaient entre eux du provençal. Ce fut la dernière génération à le faire chez nous, dans cette partie de la Provence, comme ce fut la dernière aussi à utiliser les chevaux pour le travail des champs. Lorsque j'étais très jeune, il y en avait deux dans l'étable. Mon grand-père s'en occupait avec un soin irréprochable ; ils étaient son capital, la garantie de la subsistance de sa petite famille. La nature inquiète de mon grand-père les protégeait avec une attention parfois maniaque. Il descendait leur donner à manger après le repas ; gestes ancestraux que des dizaines de générations ont accomplis, désormais définitivement rejetés dans l'oubli.

Le premier chemin de mon existence fut donc celui qui conduisait de notre maison à celle de mes grands-parents, de la « croix de fer » au « portail de Moutte ».

\*\*\*

Ma présence n'était pas prévue dans l'organisation initiale, mais l'indisponibilité de ma grand-mère, qui se fractura la jambe un peu avant le départ, l'imposa.

Mes parents m'emmenèrent donc (deux autres familles nous accompagnaient), lors d'un voyage vers Venise, dans la

vieille Peugeot grise – ma « première voiture » – qui souffrit de façon inquiétante dans la montée du Montgenèvre. J'avais cinq ans. Ce fut mon premier voyage hors de France. Cinquante ans plus tard, au-delà de la citadelle de Briançon, je repense à cet épisode de l'enfance qui, alors, semblait avoir le parfum de l'épopée. C'était l'aube d'une vie et mon premier voyage en Italie. L'un de mes premiers souvenirs aussi. Quelques images fugaces demeurent dans ma mémoire. Je me souviens par exemple avec précision que j'imitais les gestes de conducteur de mon père. J'ai perdu depuis longtemps le décompte de tous les voyages que je fis en Italie. Son enchantement ne s'est jamais démenti.

\*\*\*

Les voyages de l'enfance me reviennent parfois en mémoire ; ceux d'une journée en Provence avec parents et grands-parents – traditionnellement le lundi de Pâques –, d'autres, plus longs, comme ce séjour dans le Sud-Ouest. Ce devait être en 1959.

À Biarritz, ce fut ma première rencontre avec l'océan. Je n'étais guère impressionné. « Tu ne verras pas cela cent fois dans ta vie », m'avait dit mon père, probablement exaspéré par une attitude boudeuse et détachée. Quelques jours plus tard, nous fîmes l'ascension du cirque de Gavarni. De jeunes gens conduisaient les ânes qui portaient les touristes. L'on me dit qu'il s'agissait d'orphelins. Je fus envahi par une douloureuse compassion

à l'égard de ces adolescents auxquels je prêtais une détresse peut-être illusoire. J'éprouvais un vague et confus sentiment de culpabilité, moi qui me trouvais si heureux au sein d'une famille aimante.

Mais les départs les plus exaltants étaient ceux vers la Méditerranée dès le mois de juin. Ces escapades dominicales annonçaient les grands jours de vacances d'été, leur promesse de bain, de jeux et de liberté. L'odeur caractéristique des salines nous y accueillait, comme la saveur même du bonheur.

\*\*\*

Mon père m'emmenait parfois au stade Vélodrome. L'OM jouait à l'époque en seconde division, après des années de splendeur relative, qui incitaient ses supporters à une nostalgie amère et rancunière. Marseille était sa ville ; son enfance s'y était déroulée, probablement très heureuse jusqu'à ses disparitions successives, presque incroyables, qui font inévitablement penser à la toute-puissance de la destinée...

\*\*\*

Un dimanche de septembre, après un repas silencieux, la Citroën paternelle me conduisit vers Aix et mon destin scolaire. Le premier soir, le proviseur passa dans le dortoir pour accueillir les nouveaux internes. Je m'étais couché très tôt, angoissé.